

III

Il y avait près de sept à huit ans que Michaux était en Amérique; ses ressources pécuniaires s'épuisaient : il craignit d'être obligé de retourner en France, et cependant le but qu'il s'était proposé en visitant notre continent n'était pas parfaitement atteint. Ce n'était pas seulement le dessein de faire une Flore américaine qui l'avait déterminé à entreprendre de si longs et périlleux voyages ; mais depuis longtemps il s'occupait d'un projet infiniment utile pour la science : c'était d'étudier la topographie des arbres et des plantes de l'Amérique septentrionale, c'est-à-dire de déterminer leur lieu natal ; c'était d'examiner attentivement la latitude où ils commencent à croître, celle où ils deviennent rares et chétifs, celle enfin où ils disparaissent entièrement. Il regardait comme la patrie d'un arbre le lieu où il atteint son plus grand degré de force végétative, c'est-à-dire sa plus grande hauteur et son plus grand diamètre (1). Prenons pour exemple le Tulipier, *Lyriodendrum tulipifera*, que l'on trouve dans le Haut-Canada. Cet arbre y atteint à peine trois pieds de diamètre et soixante-dix d'élévation. Dans un voyage que nous fîmes l'été dernier dans le Haut-Canada, nous le rencontrâmes pour la première fois près de Hamilton, sur la route qui conduit à la station du chemin de fer ; il pouvait avoir à peu près les proportions que nous venons de mentionner. Cependant cet arbre a communément dans les Etats de l'ouest et surtout dans le Kentucky, jusqu'à sept à huit pieds de diamètre et parvient jusqu'à cent quarante pieds d'élévation ; de plus il y forme à lui seul de vastes forêts. Plus au nord, ces arbres deviennent

(1) Annales du Muséum d'Histoire naturelle.